DISSERTATION

N° 329.

SUR

LA FIÈVRE EN GÉNÉRAL;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris; le 26 décembre 1815, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR J. LABONNARDIÈRE, de Cremieu,

Département de l'Isère;

Ancien Elève de l'Ecole pratique; Membre de la Société d'Instruction médicale de Paris.

Febris certorum potius morborum umbra, quàm ipse morbus est.

J. P. FRANK, *de Mor. cur.*, t. 1, p. 2.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1815.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. LEROY, *Examinateur.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD.
M. SUE.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Président.*
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MON PÈRE,

Docteur en Médecine ; Associé correspondant de la Société de Médecine de Paris, de Lyon, etc.

MON PREMIER MAÎTRE ET MON MEILLEUR AMI.

A

MONSIEUR DOUBLE,

Docteur en Médecine ; Membre de la Légion-d'Honneur, etc.

Témoignage de respect, d'attachement et de reconnaissance.

J. LABONNARDIÈRE.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0010vari_h9c0

DISSERTATION

SUR

LA FIÈVRE EN GÉNÉRAL.

De la Fièvre, considérée sous quelques points de vue pratiques.

On a publié une immensité d'écrits sur la fièvre ; et malgré tant de travaux, nous sommes encore réduits à chercher son caractère spécifique et à demander ce qu'elle est. Cette réflexion, d'abord décourageante, conduit cependant à la considérer moins comme une maladie distincte et déterminée que comme un appareil d'efforts, une insurrection de la nature contre un désordre établi dans nos fonctions, désordre dont les caractères variés impriment à l'affection fébrile tout autant de faces différentes.

La fièvre la plus simple en apparence est en effet toujours liée à quelque lésion plus ou moins sensible dans les actions de l'économie animale : par exemple, *Primegènes*, dont *Galien* nous a transmis l'histoire, était certain d'avoir un accès de fièvre, s'il ne prenait chaque jour un bain, qui rétablissait les fonctions perspiratoires de la peau, suspendues par les travaux sédentaires de l'étude et de la méditation, auxquels ce célèbre péripatéticien consacrait sa vie. (*De Sanitate tuendâ*, liv. 5, chap. 2.)

Si, pour mieux concevoir en quoi consiste cet appareil fébrile, nous l'isolons par l'analyse de toute autre altération étrangère, nous verrons que le système nerveux paraît d'abord essentiellement

intéressé dans son développement, comme on peut en juger par l'abattement subit des forces et les sensations alternatives de froid et de chaud, au moment même où souvent le thermomètre en dément la réalité.

Il s'établit un spasme général, qui se manifeste à la surface du corps par le resserrement de la peau, avec pâleur et frisson. Ce spasme se montre aussi dans les parties centrales, par les contractions douloureuses de l'estomac, par la concentration du pouls, la gêne de la respiration et des fonctions cérébrales.

Tant que dure cette constriction spasmodique, le malade se plaint de sécheresse à la peau, à la langue, de soif, et d'autres symptômes qui indiquent un trouble produit dans la plupart des sécrétions, probablement par la contraction du système capillaire.

Mais bientôt ce trouble se propageant au cœur et aux gros vaisseaux, la chaleur et les pulsations vasculaires se développent et s'accroissent ; la peau rougit et se gonfle, jusqu'à ce que la détente et le relâchement laissent couler une sueur douce, qui rétablit la température habituelle et la plupart des fonctions dans leur état naturel.

Tels sont les phénomènes qui constituent la réaction fébrile. Ces efforts de la nature contre un aiguillon étranger qui l'irrite se dirigent le plus souvent vers un but conservateur. Ainsi, dans un grand nombre de cas, loin de chercher à les combattre, nous pouvons favoriser avec avantage leur développement. (Voyez les mémoires de MM. *Pujol* et *Dumas* sur l'utilité de la fièvre.)

En septembre 1811, un prêtre septuagénaire, habitant un presbytère voisin d'un étang, se sentait affaibli depuis quelque temps, et paraissait menacé d'une hydropisie générale. L'enflure œdémateuse des pieds avait déjà gagné les cuisses et les reins : à cet état se joignit un assoupissement presque continuel. Le pouls était faible, mou et sans fréquence. On remarqua cependant tous les deux jours, à la même heure, un léger frisson qui durait pendant quelques minutes, et était suivi d'un abattement plus considérable. La

maladie persistant dans cet état inquiétant, on pensa que, si l'on pouvait compléter l'appareil fébrile intermittent vers lequel la nature se dirigeait, sans avoir assez d'énergie pour le développer, on en retirerait un secours efficace. Dans cette intention, on appliqua, quelques heures avant le moment du frisson, deux larges vésicatoires aux cuisses, et en même temps on administra quelques cuillerées de vin de quinquina, qui, comme on sait, à petites doses (Werlhoff, *de Febrib. int.*, pag. 156, ed. Ven.), tend plutôt à exciter les efforts fébriles qu'à les éteindre. Ce concours de moyens stimulans favorisa l'entier établissement de la fièvre tierce, dont les paroxysmes reparurent régulièrement, en se terminant par une sueur abondante. L'anasarque diminua peu à peu, et les forces revinrent, ainsi que la santé, après plusieurs accès, dont on aida le résultat heureux par l'usage des amers.

Cette observation, et la plupart de celles contenues dans cette dissertation, ont été extraites des notes recueillies par mon père, pendant le cours d'une longue pratique, ou par moi sous ses yeux, pendant le séjour que j'ai fait dans mon pays.

Combien de fois la suppression d'une fièvre salutaire n'a-t-elle pas causé des maux irréparables!

En février 1807, mademoiselle D....., d'une constitution nerveuse, et portée à la mélancolie, fut atteinte d'une affection convulsive générale, avec tension douloureuse du bas-ventre et engorgement plus sensible à l'hypochondre gauche. Les sangsues, les bains tièdes, les potions huileuses et calmantes procurèrent quelque soulagement; mais les mouvemens convulsifs continuèrent à reparaître à de courts intervalles d'une manière effrayante, jusqu'au moment où se déclara un accès de fièvre qui dura près de dix-huit heures, et qui revint de deux en deux jours, en amenant chaque fois une amélioration évidente dans l'état spasmodique, qui cessait même entièrement pendant le paroxysme. On était arrivé à la fin du quatrième accès, et tout faisait espérer une guérison spontanée, par les efforts de la nature, lorsqu'un médecin appelé

à cette époque, et persuadé, avec *Brown* son maître, que la fièvre, étant une *maladie*, ne pouvait qu'être nuisible, proposa d'arrêter celle-ci au moyen du quinquina. Vainement opposa-t-on à cette détermination la diminution de l'engorgement abdominal et de l'état spasmodique général, en même temps que l'innocuité des paroxysmes qui ne présentaient rien de pernicieux; le fébrifuge fut administré, et la fièvre disparut. Mais alors l'éréthisme se renforça dans les viscères abdominaux, l'écoulement des urines diminua, et l'œdème s'empara des membres inférieurs. Les diurétiques et les martiaux semblèrent borner pendant quelque temps l'anasarque. Les bains, auxquels on fut forcé de revenir, faisaient de temps en temps éclore quelques ressentimens fébriles; mais ces efforts conservateurs étaient de nouveau étouffés par les fébrifuges. Bientôt l'engorgement de la rate devint douloureux, l'écoulement des urines se suspendit, l'hydropisie ascite survint, et au bout de quelques mois entraîna la mort.

Les secours de l'art administrés à temps peuvent quelquefois prévenir une aussi fâcheuse terminaison en rappelant l'appareil fébrile.

Dans l'automne de 1812, un notaire âgé de cinquante-un ans, d'une complexion faible, fut atteint d'une fièvre continue, avec des redoublemens qui se manifestaient par un léger refroidissement de la peau, suivi d'une augmentation peu considérable de chaleur. Le médecin dont il réclama les soins, suivant les indications existantes, après avoir fait vomir et avoir purgé le malade, pensa que la grande faiblesse exigeait impérieusement l'usage du quinquina, soit comme fébrifuge, soit comme tonique. L'administration de ce puissant secours dissipa en effet les exacerbations fébriles et toute réaction de la part du système vasculaire disparut; mais le malade, loin de s'en trouver mieux, sentit augmenter tous les symptômes d'un état nerveux, d'autant plus inquiétant, que la nature ne pouvait plus fournir un moyen de terminaison heureuse, en suscitant un nouvel effort fébrile. Il avait à peine la force de se remuer

dans son lit; les viscères digestifs ne supportaient pas même le bouillon ni le vin, ce qui donnait pour toutes les nourritures une aversion insurmontable.

Dans cet état inquiétant, on se proposa de ranimer l'énergie des organes digestifs au moyen d'un émétique, dont on proportionna l'action, autant que possible, à l'extrême faiblesse du malade. On ne se dissimula pas le danger d'un pareil médicament, qui, sans de grandes précautions, aurait pu détruire le peu de forces restantes; mais on crut y voir la seule espérance de salut, puisque les cordiaux les plus efficaces ne pouvaient plus réveiller la sensibilité engourdie de l'estomac.

L'émétique réussit au-delà de ce qu'on espérait pour ramener un appareil d'efforts conservateurs dans les organes destinés à la circulation et à la digestion; il revint chaque jour de légers mouvemens fébriles, suivis de moiteur. L'estomac, recouvrant peu à peu ses forces, permit l'usage des analeptiques, qu'on augmenta insensiblement; et le malade, après une longue et pénible convalescence, revint à l'état de santé dont il jouissait auparavant, sauf la mémoire qui est restée altérée pendant plus d'une année.

Sans prétendre ici, à l'exemple des Romains, élever des autels à la fièvre (*Pline*, Hist. nat., l. 2, ch. 7), nous regardons comme constant, avec *Gaubius* (*Instit. pathol.*, §. 100 et 641), qu'elle entre dans les vues médicatrices de la nature, et que si, par la distribution inégale ou violente de ses actes, elle peut, en consumant trop rapidement les forces, causer notre ruine, ses efforts bien dirigés fournissent un puissant moyen de salut; ce qui a fait dire à plusieurs grands médecins qu'ils aimeraient autant pouvoir donner la fièvre que de pouvoir la faire cesser.

L'art de modérer ou d'exciter la fièvre doit donc être, en médecine comme en chirurgie, l'objet de nos vœux. L'illustre *Werloff* conseille cependant de ne la faire naître (*de Febr. interm.*, p. 121, *ed. Veneta*) qu'autant qu'on a un remède sûr pour la diminuer, ou l'arrêter à propos. Sous ce dernier rapport, la fièvre éphémère et l'inter-

mittente périodique mériteraient, sans contredit, la préférence : mais c'est ici que les difficultés s'accumulent, et que le succès peut varier suivant une infinité de circonstances, qu'un praticien judicieux peut seul apprécier.

Malheureusement, les moyens que nous avons en notre pouvoir pour développer la fièvre sont très-incertains, et, suivant l'état du malade, peuvent produire un effet opposé. L'expérience, par exemple, a constaté qu'un des moyens les plus efficaces pour faire naître l'appareil fébrile intermittent consiste à laisser frissonner le malade dans un bain froid, pour le placer ensuite dans un lit chaud, en lui administrant des boissons diaphorétiques. Cependant nous avons connu un homme robuste qui, au moment où le frisson d'un accès de fièvre quarte commençait à se faire sentir, traversa le Rhône à la nage, et se délivra de sa maladie par ce seul moyen. Il en conserva néanmoins un tel souvenir de danger, que, plusieurs années ensuite, étant atteint de la même fièvre, il préféra l'usage des évacuans et du quinquina, au bain froid.

L'application des vésicatoires excite, chez plusieurs personnes, un accès de fièvre de vingt-quatre ou trente-six heures. Cependant, j'ai vu une fièvre quarte, rebelle au quinquina et à plusieurs autres moyens, céder à l'effet vésicant et douloureux produit par la renoncule des marais, appliquée, pendant la durée du paroxysme, sur les doigts des pieds et des mains. Ces épicarpes irritans sont très-usités comme fébrifuges, en Suède, suivant *Rosen* (Maladies des enfans, p.^e^ 363).

Nos paysans du Dauphiné appellent souvent, sans s'en douter, la fièvre à leur secours, dans leurs indispositions, qu'ils nomment *chaud refroidi*, en se chargeant de couvertures et s'abreuvant de liqueurs spiritueuses jusqu'à ce que la sueur survienne. Mais combien de fois leurs moyens incendiaires ne développent-ils pas une maladie inflammatoire, qui met leur vie dans le plus grand danger !

Un éréthisme nerveux, une douleur vive, un état pléthorique, s'opposent quelquefois à la formation de l'appareil fébrile, qui sou-

vent se développe après l'usage du bain tiède, de l'opium, de la saignée, qui, dans des circonstances différentes, modèrent puissamment la fièvre; nous en pourrions dire autant de l'émétique et des purgatifs, qui, quoique réussissant souvent contre la fièvre, ont souvent aussi décidé son retour.

Nous préférons donc nous expliquer sur la valeur de ces moyens, en parlant des états maladifs auxquels la fièvre s'associe, et dont elle fait une portion. En l'étudiant ainsi, dans ses rapports avec ces différentes affections, nous y reconnaîtrons les symptômes qui naissent de leur influence réciproque, et nous y trouverons, en grande partie, les indications thérapeutiques, pour diriger l'appareil fébrile suivant les circonstances qui peuvent le rendre dangereux ou utile.

Les états principaux auxquels l'appareil fébrile, dont nous venons de prouver l'utilité peut se lier et s'identifier, sont : un état inflammatoire, une altération dans les sécrétions du système gastrique et des glandes muqueuses en particulier; un état d'adynamie, un état d'ataxie ou état nerveux.

Telles sont les affections les plus générales et les plus ordinaires auxquelles la fièvre peut s'associer, et qui peuvent aussi exister sans elle. En les considérant, par conséquent, comme fébriles, ou non fébriles, nous placerons naturellement la fièvre inflammatoire dans la famille des maladies inflammatoires, avec lesquelles elle aura toujours plus d'affinité, soit pour le caractère, soit pour le traitement, qu'avec la fièvre putride, à côté de laquelle elle a été mise dans la même classe.

Existe-t-il beaucoup d'analogie entre la fièvre bilieuse et la fièvre maligne? Quand on envisage ainsi la classe des fièvres, n'est-on pas fondé à penser, avec M. le professeur *Richerand*, que, « tant de différences essentielles justifieraient mieux leur séparation, que certains rapports peu importans n'établissent leur rapprochement. » (Nosograph. chir., p.^{e} xcii, t. 1.^{er}) Mais si nous étudions les états comme existans avec fièvre ou sans fièvre, nous sommes conduits

naturellement aux indications curatives les plus rationnelles, puisque le traitement de la fièvre gastrique, par exemple, que nous plaçons dans la classe des maladies gastriques, se dirige principalement d'après l'état saburral ; de même dans la périodicité simple ou maligne, c'est le caractère nerveux périodique qui dirige les principaux moyens de traitement, puisque nous administrons le quinquina avec un égal succès, contre les maladies périodiques, qu'elles soient avec ou sans fièvre.

Cette classification pratique réunit ainsi, dans des familles naturelles, toutes les affections fébriles ou non fébriles, qui sont de nature à céder au même traitement. Les fièvres, au lieu de former une classe séparée, se confondent avec celles des autres lésions où elles forment des sous-divisions. (V. *F. J. Double*, journ. de méd. de M. *Sédillot*, n°. 143, p. 341.)

La fièvre, ainsi considérée, indique la part d'activité que la nature prend à la destruction de ces affections morbides, et à l'accélération de leur marche et de leur terminaison, en excitant le système, en augmentant avec le mouvement du sang l'action des vaisseaux, et en faisant succéder au spasme et à la contraction une détente et une expansion salutaires ; mais elle ne change rien au fond du traitement.

Hippocrate et *Sydenham* nous ont déjà donné cet exemple. Le premier, en décrivant les maladies épidémiques, observe que les accidens qui les accompagnaient étaient avec ou sans fièvre, quoiqu'ils fussent à un seul et même fond de maladie. (Ep., liv. 3.) *Sydenham* observe également que la diarrhée, qui régnait en même temps que la fièvre de 1667, avait de même que celle-ci un caractère inflammatoire, qui cédait aux antiphlogistiques, et s'irritait par l'usage des purgatifs et des astringens les plus doux.

C'est la réunion fréquente des états maladifs principaux, inflammatoire, gastrique, etc., avec l'appareil fébrile, qui a conduit le célèbre nosographe de notre siècle (pour faciliter l'étude de la

fièvre), à diviser cette classe de maladies en six ordres, auxquels on peut rapporter, à peu près, toutes les variétés connues.

Les différens caractères qui servent de base à chacun de ces ordres ne se présentent pas toujours isolément ; ils se succèdent et s'entremêlent de diverses manières ; en sorte que la même fièvre, qui a d'abord offert une irritation inflammatoire, après avoir cédé à la méthode antiphlogistique, fait souvent place à une turgescence des premières voies ; si l'on néglige de combattre celle-ci par les moyens convenables, on voit se développer les symptômes de la putridité, ou même de la malignité.

En effet, en analysant avec attention les histoires des différentes épidémies, nous trouverons que dans celle de Goëttingue, par exemple, décrite par *Wagler* et *Rhœderer*, on a vu dominer tantôt la putridité, tantôt la malignité ; d'autres fois, une intermittence périodique, et même un état inflammatoire. Nous pourrions faire les mêmes remarques sur l'histoire du typhus contagieux par *Hildenbrand*, et sur les descriptions de maladies populaires que nous ont laissées *Hippocrate*, *Sydenham*, *Stoll*, et autres grands observateurs.

Ces mêmes considérations pourraient être appliquées aux maladies sporadiques. Ouvrons, par exemple, le traité des fièvres de l'illustre *Quarin*, nous y lirons, dans chaque chapitre, une répétition des indications particulières de la saignée, du régime antiphlogistique, de l'émétique, des purgatifs, du quinquina, des vésicatoires, des antispasmodiques, etc. On pourrait dire que chaque chapitre est, à quelques circonstances près, un abrégé de tous les autres ; ce qui suffit pour prouver que chaque fièvre individuelle lui a souvent présenté, dans ses différens stades, à un plus ou moins haut degré, les diverses conversions observées dans les épidémies.

Quelquefois même ces mutations se font avec une rapidité étonnante. Le docteur *Roucher*, placé à la tête d'un grand hôpital, à Montpellier, a vu le caractère des maladies changer subitement,

au point que celles qui présentaient le matin l'état bilieux ou pituiteux, offraient le soir, sous l'influence du vent du nord, le mode inflammatoire. (Mal. des arm., t. 1, p. 8.)

Etats ou caractères maladifs principaux.

On peut les réduire aux suivans : états nerveux, inflammatoire, adynamique et embarras gastriques.

Etat nerveux.

Le trouble plus ou moins grave porté sur les fonctions des puissances sensitives et motrices établit la prédominance de l'état nerveux, qui a une marche, tantôt continue, tantôt périodique, et peut exister avec ou sans fièvre.

Etat nerveux périodique plus ou moins pernicieux, avec ou sans fièvre.

La *périodicité* paraît tenir à un certain état du système nerveux. Nous pensons ainsi, fondés sur les causes qui la font souvent naître, (telles que les affections de l'âme), et qui la reproduisent, (tels que des évacuans) qui, placés mal à propos, irritent ou affaiblissent les forces toniques; fondés encore sur l'efficacité de l'opium, des bains, des autres antispasmodiques, et même des moyens qui ne peuvent avoir d'autre effet que celui que leur prête l'imagination pour faire disparaître la fièvre intermittente. (*Frank. delect. opuscul. med., diss. de usu opii.*)

Cette affection nerveuse, souvent favorisée par la constitution régnante, prend un caractère plus aigu et une intensité plus dangereuse, dans les fièvres intermittentes pernicieuses, telles que l'apoplectique, la convulsive, la délirante, l'asthmatique, la cardialgique et autres variétés pernicieuses, qui cèdent ordinaire-

ment au quinquina employé convenablement et pendant l'apyrexie ; car encore faut-il que cette apyrexie ait lieu, ou au moins qu'il y ait des rémissions sensibles ; autrement l'administration de ce remède est impossible ou sujette à de grands inconvéniens. Nous avons besoin, en pareil cas, de lui substituer d'autres moyens assez puissans pour écarter le danger.

Dans une double tierce léthargique, dont les accès subintrans ne laissaient point d'intervalle propice à l'usage de cette écorce, on eut recours au tartrite antimonié de potasse, administré d'après la méthode que suivait *Desault*, contre les funestes effets de la commotion cérébrale ; on lui associa le café à haute dose, comme un des excitans énergiques du pouvoir nerveux. On donna d'heure en heure un grain d'émétique, jusqu'à ce qu'on eût réveillé l'irritabilité engourdie du tube digestif, et sa puissante influence sur les fonctions du cerveau ; ce qui se manifesta par quelques légères évacuations, et un mieux être qui aboutit à un parfait rétablissement.

Une méthode moins perturbatrice suffit quelquefois pour mettre la vie à l'abri d'un péril imminent.

Un homme de 30 ans, atteint d'une double tierce soporeuse et convulsive, ne put franchir deux paroxysmes qui le mirent aux portes du tombeau, qu'à l'aide du musc donné à la dose de trois grains par heure, qui, en calmant ces symptômes effrayans, lui permirent d'arriver à une apyrexie, dont on profita pour lui donner le quinquina.

Des observateurs célèbres ont vanté l'opium pour combattre l'affection soporeuse elle-même qui complique les accès ; et quoique cette opinion ait été partagée par des médecins d'un grand nom, tels que *Lazare Rivière* (cent. 2, observ. 26) et *Barthez*, nous remarquerons avec eux qu'ils n'ont trouvé ce moyen efficace que contre l'affection soporeuse spasmodique ; ce qui fait présumer qu'ils n'en n'ont pas retiré une utilité générale ; d'ailleurs il faudrait avoir au moins le génie de ces grands hommes, pour discerner sûrement au lit du malade la léthargie nerveuse simple de celle qui

est compliquée, avec un engorgement des vaisseaux sanguins, ou quelque autre cause qui contre-indique absolument l'opium; ce qui est souvent d'autant plus difficile, que l'urgence du danger exige une prompte décision.

D'après quelques observations qui nous sont connues (Journal général de M. *Sédillot*, t. 34, pag. 241), nous préférons, contre les paroxysmes soporeux spasmodiques, l'usage du musc, comme étant un des plus puissans antispasmodiques, dont nous n'avons pas à craindre la propriété narcotique inhérente au pavot, dont *Sénac*, *Stork* (*anni med. primi*, p. 84), et *Eller* (*de cognosc. et cur. morb.*, sect. 4 pag. 103), ont vu des effets mortels en pareil cas.

Nous ne refusons pas néanmoins la prééminence à l'opium, lorsque la fièvre intermittente est compliquée de spasmes violens et douloureux, ou d'évacuations qui, par leur excès, deviendraient bientôt funestes, tels que le choléra-morbus périodique, s'ils ne sont pas compliqués d'affection comateuse.

Nous avons même apperçu que, dans ces cas, où la douleur avait exalté la sensibilité du canal alimentaire, l'opium, donné une heure avant le paroxysme, avait une plus grande efficacité pour le prévenir. C'est en imitant les procédés de la nature, et en excitant l'irritabilité de l'estomac par un émétique donné quelques heures avant l'accès, et en administrant ensuite l'opium, qu'on a réussi à dissiper des fièvres périodiques opiniâtres.

On peut ainsi rendre raison des bons effets que produit, dans les complications de l'appareil fébrile intermittent, avec l'état gastrique tendant à l'adynamie, le vomitif, pour seconder l'opération du quinquina. Donné alors en petite quantité, l'écorce du Pérou produit plus d'effets que les doses énormes, administrées par quelques observateurs, dans des cas qu'ils ont jugés trop pressans pour sacrifier une heure ou deux à l'opération préliminaire du vomissement, qui met la sensibilité de l'estomac plus en rapport avec l'impression du quinquina. Cette méthode est très-avantageuse dans

certains cas où cet organe, affecté de stupeur, ne pourrait en ressentir la salutaire influence.

C'est encore de cette manière qu'on peut concilier les différentes opinions de quelques médecins célèbres, dont les uns ont pensé qu'il fallait donner le quinquina peu avant l'invasion de l'accès, qui augmente ordinairement la sensibilité; tandis que les autres ont embrassé l'opinion contraire.

Un homme âgé de 48 ans, fortement constitué, mais très sensible, fut atteint, dans l'hiver de 1813, d'une maladie périodique tierce. Pendant chaque accès, il y avait une sueur tellement abondante, que les matelas et les couvertures en étaient baignés, et si froide, que le malade se croyait couché dans de la glace, et sentait, disait-il, le froid de la mort s'emparer de lui. La sueur était effectivement gluante et glacée. On environnait son corps de bouteilles pleines d'eau chaude, on le frottait sans cesse avec des linges chauds, sans pouvoir ramener la température naturelle avant le déclin du paroxysme. La liqueur anodyne minérale d'*Hoffman*, dans de l'eau vineuse, et même avec du vin pur, était le seul moyen qui le soulageât momentanément. On lui administra, après le second accès, une once de quinquina en poudre, qu'on réitéra pendant deux autres intermissions, à la quantité d'une once et demie chaque fois; mais toujours de manière qu'étant divisé en quatre doses, la dernière fût prise au moins deux heures avant le retour du paroxysme. On mit ainsi le malade en état de résister à la violence pernicieuse des accès, mais on ne parvint pas à les supprimer. On revint alors au quinquina, mais on en donna deux dragmes seulement, au moment même où le frisson du sixième accès commençait. La sensibilité de l'estomac fut très-douloureusement affectée par l'impression du remède pris dans cet instant où le malade ressentait déjà une vive contraction de l'épigastre; l'accès fut violent, mais ce fut le dernier. Nous sommes loin cependant de louer, dans les cas ordinaires, une pareille méthode, qui, quoi qu'en ait dit *Cullen* (Élémens de médecine pratique,

pag. 178, *Bosquillon*), ne prévient pas aussi sûrement l'accès suivant, et en augmente souvent la violence et le danger.

Durant les plus cruelles souffrances de ce malade, son pouls ne fut jamais fébrile; aussi plaçons-nous sa maladie parmi les maladies périodiques sans fièvre, qui tiennent beaucoup de la nature des fièvres intermittentes ordinaires, ainsi que l'a prouvé le célèbre *Médicus* (Malad. périodiq., p. 206); mais il comprend (p. 208) ces deux espèces dans la classe principale des fièvres périodiques, quoique, de son propre aveu, une de ces espèces soit évidemment sans fièvre. Il nous paraît plus exact de rapporter ces deux espèces à la grande famille des maladies périodiques avec ou sans fièvre; ce qui est d'autant plus conforme aux vrais principes de la thérapeutique, que dans la céphalalgie périodique, par exemple, nous administrons le quinquina, non contre la fièvre, qui souvent n'existe pas, mais bien contre la périodicité.

Cette périodicité fébrile peut s'unir à la disposition putride, comme quand elle survient dans le scorbut; et alors elle exige la réunion de l'acide sulfurique et des antiscorbutiques au quinquina. Elle peut aussi s'associer à un état phlogistique; mais la nécessité de la saignée est plus difficile à décider pendant l'orgasme du paroxysme que durant l'apyrexie, qui, lorsqu'elle est troublée par la continuation des symptômes violens, tels que la céphalalgie, avec dureté dans le pouls, etc., réclame impérieusement la phlébotomie.

La fièvre tierce surtout s'associe souvent avec une sécrétion augmentée et dépravée de la bile, qui mérite beaucoup d'attention, mais le fond n'en appartient pas moins au génie intermittent, puisque dans le choléra-morbus, par exemple, qui suit le type tierce ou double tierce, le quinquina, et surtout l'opium, donné peu avant le paroxysme, en prévient heureusement le retour.

Lorsque cet état nerveux intermittent se trouve compliqué avec les dispositions inflammatoire, bilieuse, etc., c'est la périodi-

cité pernicieuse qui mérite toujours la première considération. Ainsi, avant de recourir à la saignée ou à l'émétique, il faut peser avec attention le danger de mort imminent à chaque paroxysme, ainsi que le temps qui reste en notre pouvoir, et dans le doute, il ne faut pas hésiter à donner la préférence à l'écorce du Pérou.

Comme ce génie périodique, en attaquant les principes du mouvement, du sentiment et de la chaleur, fait périr quelquefois les malades pendant un accès, quoique les précédens n'aient rien offert d'extraordinaire, il mérite la plus grande attention ; et alors, dans le temps même de l'apyrexie, on découvre l'imminence du danger dans la lésion des fonctions de la tête, qui reste embarrassée, douloureuse, avec des vertiges, de la paresse à sortir du lit. On aperçoit les traits du visage altérés, les yeux tristes, la langue et la peau sèches, des engourdissemens ou des spasmes dans les membres. La gêne de la circulation se manifeste par un pouls irrégulier, par des palpitations, des menaces de défaillance ; il y a encore des vomissemens et une diarrhée énervante. Tels sont, dans l'intermission même, les présages du danger qui menace la vie dans les paroxysmes suivans. Si alors on n'est pas sur ses gardes, et qu'on tarde à administrer le quinquina, on laisse échapper toutes les espérances de salut.

Cette périodicité pernicieuse, si commune dans nos contrées marécageuses, y complique quelquefois les maladies les plus continues. On l'a vu, dans les fluxions de poitrine, aggraver tous les deux jours l'oppression, en suspendant les crachats. Ce même type tierce, survenant dans la dysenterie, arrêtait les déjections, ballonnait le ventre, et frappait les malades du coup mortel au moment le plus inattendu, si le médecin cessait de veiller un instant. Ce qui a paru le plus digne de remarque dans ces sortes de cas, c'est qu'au lieu d'augmenter, par sa complication, la fièvre qui existait déjà, la périodicité a paru quelquefois la diminuer sensiblement. C'est donc à sa marche périodique principalement qu'on peut recon-

naître ce terrible ennemi, d'autant plus que les urines rouges avec sédiment briqueté, qui terminent ordinairement les paroxysmes, manquent quelquefois.

Cette périodicité maligne mérite donc d'être considérée en elle-même : quant à la périodicité intermittente simple, elle est peut-être la marche la plus ordinaire de la nature en état de maladie; en effet, la fièvre la plus compliquée tend souvent, vers son déclin, à devenir rémittente, et même intermittente; et cette terminaison suffit souvent pour nous rassurer sur le sort du malade. Mais combien nous serions plus heureux, si nous pouvions toujours changer le type nerveux continu en intermittent, puisque nous avons de puissans moyens contre ce dernier!

La saignée et l'émétique ont souvent produit cet heureux effet, en dissipant les complications de la fièvre continue, et en la réduisant à sa plus grande simplicité. Les anciens, en employant les bains de terre, avaient peut-être le même but que nous avons aujourd'hui en faisant usage des applications générales d'eau froide. On tâche de rompre ainsi la violence et la continuité de la fièvre, en changeant l'excès de la chaleur en un refroidissement subit qui, étant renouvelé à propos, produit sur le système nerveux un ébranlement analogue à celui de la fièvre périodique, et peut décider une rémission dans les symptômes fébriles. (Voy. *Giannini*, de la Nature des fièvres.) Mais les grandes difficultés qu'on rencontre souvent à évaluer dans un malade les forces nécessaires à la réaction du principe vital, qu'on cherche à troubler par cette pratique, s'opposeront peut-être encore long-temps à ce qu'elle devienne générale.

Nous avons vu réussir une pratique plus timide, qui consiste à faire succéder rapidement, à des applications d'eau froide sur la tête qui produisent un léger frisson, des fomentations tièdes sur les jambes, les cuisses, le ventre, qui excitent une moiteur salutaire; on imite ainsi, jusqu'à un certain point, les périodes

de la fièvre intermittente, et on obtient, surtout dans les déterminations violentes vers la tête, une rémission précieuse.

On envoya de Paris, dans les marais de la Verpillière, dans notre voisinage, en 1790, un malade atteint d'une fièvre hectique, dans l'intention de la transformer en intermittente. On ne put y réussir, quoiqu'il se promenât chaque jour, dans ces marais, en humant de près la vapeur des trous qu'il faisait dans le sol avec sa canne.

Nos paysans emploient malheureusement, sans s'en douter, une pratique plus infaillible, en s'exposant mal vêtus, et surtout après avoir été échauffés par les travaux du jour, aux vapeurs humides de ces palus qui, se refroidissant aux approches de la nuit, frappent la surface de leur corps, devenu plus sensible, d'un spasme qui, réfléchi sur tout le système nerveux, produit fréquemment la fièvre.

Nous sommes loin de louer en général cette espèce de médication, qui produit rarement une fièvre simple. Nous pouvons cependant assurer qu'elle a réussi chez deux sujets atteints de fièvre lente, avec apparence d'affection grave dans les poumons; ils ont trouvé dans la fièvre quarte un secours vraiment salutaire, et l'unique peut-être qu'il leur fût permis d'espérer.

Ataxie, caractère nerveux continu plus ou moins malin.

Prosper Alpin avait déjà observé qu'il n'y a aucune fièvre qui ne puisse devenir maligne, par la faute du médecin ou des circonstances. *Stoll* a écrit ses aphorismes sur la malignité, comme étant un symptôme fébrile. Ces autorités réunies à celles de quelques autres grands observateurs porteraient à présumer que la malignité peut être considérée, sous un point de vue général, comme un état nerveux particulier, qui peut exister par lui-même et sans fièvre, tout comme il peut s'unir à une affection fébrile quelconque.

Les symptômes qui, au jugement d'Hippocrate (*Coac. prænot.*),

indiquent la malignité, tels que les troubles de l'esprit, les convulsions, les douleurs du cou, du dos, des hypochondres, et autres altérations des puissances sensitives et motrices annoncent une perturbation grave et soudaine des fonctions du système nerveux, sans cause apparente dans les solides et dans les fluides : c'est-là un des caractères de l'état nerveux primitif plus ou moins malin.

Quoique le pouls, la chaleur, les urines soient souvent dans leur état presque naturel, la gravité de la maladie se décèle par une anxiété dans la région précordiale, par un abattement inattendu et indépendant de quelque grande évacuation, par les vertiges avec douleur gravative à la tête, surtout vers l'occiput, sans qu'on puisse présumer que ces phénomènes soient produits par un état de pléthore, ou d'inflammation, ou de saburre gastrique.

Il y a si peu d'accord entre les symptômes, que le malade, tantôt ne se plaint point de soif, malgré l'aridité de la langue ; tantôt éprouve le besoin continuel de boire, quoique la bouche soit humide. D'autres fois, il a une aversion insurmontable pour les liquides, comme dans l'hydrophobie ; souvent, après avoir eu des pressentimens funestes, il ne conserve pas la plus légère inquiétude sur son état, quoique très-dangereux, sans qu'on puisse confondre son indifférence avec le calme que conservent certaines âmes privilégiées dans leurs maladies : en le voyant, au milieu de son délire, se livrer à des efforts violens, on croirait à l'énergie de ses forces ; mais le tremblement de ses membres montre leur peu de stabilité ; quelquefois même il tombe en défaillance lorsqu'il veut se tenir debout, ou sur son séant : il y a alors assoupissement, tantôt comateux, tantôt troublé par des réveils avec effroi, ou insomnie opiniâtre avec inquiétude ; perte de mémoire et changement remarquable dans la physionomie, surtout dans les yeux, qui, par leur expression de spasme ou d'affaissement, indiquent le véritable état des forces nerveuses ; le visage présente un caractère de crainte ou de chagrin ; la langue sèche, contractée et tremblante, peut à peine être tirée hors de la bouche, et il y a perte ou chan-

gement considérable du son de la voix. La déglutition se fait avec difficulté et comme par convulsion. La respiration s'exécute avec gêne, l'anxiété s'aggrave, au point que le malade se jette hors du lit, ou se découvre sans pudeur et avec une agitation parfois convulsive. La chaleur se distribue si inégalement, que, dans certains cas, une sensation brûlante à l'intérieur contraste avec un froid glaçant à la peau. Le pouls est petit, inégal et faible, au point quelquefois de disparaître, sous la pression du doigt; il y a soubresauts dans les tendons et tremblement dans les mains. Le rire convulsif, le hoquet, le vomissement opiniâtre et la diarrhée séreuse, la suppression des urines, de la transpiration cutanée, ou même quelquefois leur sécrétion immodérée, enfin les douleurs violentes, qui, quoique sans inflammation, déterminent promptement la gangrène, entrent aussi dans ce tableau, qu'on tenterait en vain de compléter, sans y joindre tout ce que le système nerveux peut éprouver de maladies, marquées par un caractère aigu et dangereux de faiblesse ou d'irrégularité dans la distribution des forces, depuis le vertige jusqu'à l'apoplexie, depuis le spasme le plus partiel jusqu'au tétanos, depuis la plus vive sensibilité des sens jusqu'à la plus profonde stupeur.

Tous ces signes de la malignité ne se rencontrent pas chez le même sujet; mais plus il y en a, plus on est convaincu de sa présence; quelquefois même elle ne se décèle que par la mort inattendue des malades, chez qui le danger ne s'est annoncé par aucun signe assez sensible. L'atteinte portée sur le cerveau et sur les nerfs est quelquefois si forte, que leur influence sur les mouvemens du cœur et des vaisseaux s'anéantit promptement, comme dans les premières victimes de la peste.

Quand l'irritation s'étend jusqu'au système vasculaire, l'appareil fébrile achève de se développer avec plus ou moins d'énergie; mais ordinairement la chaleur ne s'établit complètement qu'après avoir été contrariée par des frissons vagues et rebelles. Le pouls acquiert de la fréquence; mais il est irrégulier, sujet à des variations étonnantes en peu d'heures, et se caractérise presque tou-

jours par la concentration, l'inégalité et la faiblesse de son développement.

La fièvre marche ensuite avec un caractère plus ou moins aigu, avec irritation ou stupeur ; mais elle n'est pas une compagne essentielle et inséparable de la malignité. En effet, on a vu celle-ci, dans plusieurs cas de peste, frapper de mort les premières victimes, sans que l'état du pouls et de la chaleur témoignât l'existence d'aucune réaction fébrile. La nature alors se trouvant entravée dans ses efforts par la prostration des forces ou par quelque autre cause, une indication thérapeutique importante est souvent de favoriser, par tous les moyens convenables, le développement de l'appareil fébrile ; comme l'a bien senti la Société de Médecine de Paris, en couronnant les mémoires dans lesquels on a proposé, contre certaines affections nerveuses, les moyens propres à exciter la fièvre, tels que les bains, les frictions, etc. (Voy. Mém. de *Dumas* et *Pujol* de Castres.)

Une dame âgée de quarante ans, d'une constitution nerveuse et très-sensible, était allée passer à la campagne l'été de 1810, ayant déjà l'âme triste, ce qui au reste lui était assez habituel, par rapport aux maux de nerfs auxquels elle était sujette. Après quelques jours de malaise, elle se plaignit d'un embarras dans la tête, auquel succédèrent des idées disparates, et même un délire complet, ainsi que des spasmes dans les membres.

On employa d'abord les antispasmodiques, qui lui réussissaient ordinairement ; mais ils furent inutiles ; et la maladie augmentant chaque jour, on ne vit d'autre moyen plus puissant que le bain tiède pour faire cesser l'éréthisme, qui occupait les organes les plus essentiels à la vie. En effet, ce fut à la suite du bain que le pouls, de concentré qu'il était, prit un développement qui s'annonça avec une fréquence fébrile : l'expansion de la chaleur amena une détente qui permit à l'appareil fébrile de prendre tout son essort : la fièvre eut une marche orageuse en apparence, mais elle eut une issue heureuse en développant à la surface du corps deux anthrax, un derrière l'oreille gauche, et l'autre près de l'anus.

La nature, aidée du quinquina, du camphre, obtint un triomphe complet. Ne pourrait-on pas se plaindre avec *Cullen* de ce que les bains tièdes sont trop négligés contre l'état nerveux malin? Ce dernier qui, par une marche peu aiguë, contribue à former la fièvre lente nerveuse, s'allie souvent à l'état putride pour constituer la fièvre putride maligne.

Ces divers états peuvent se compliquer d'un caractère contagieux, qui augmente d'autant plus le péril, qu'en affaiblissant tout à coup les forces, il permet rarement d'employer les évacuations, que certaines complications de la maladie exigeraient. L'émétique, toutefois donné au commencement et suivi des diaphorétiques, convient pour arrêter dans ses progrès l'infection virulente.

L'émétique, en effet, agit non-seulement, en évacuant une matière nuisible, mais encore en dissipant la torpeur qui s'empare du système nerveux, en rétablissant les fonctions importantes de la peau, et en arrêtant, par une secousse perturbatrice, les mouvemens fluxionnaires, qui préparaient des congestions dangereuses dans le cerveau, les poumons et les viscères abdominaux. En effet, à la suite de ce remède employé à propos, on s'aperçoit d'une diminution dans le délire, dans la gêne de la respiration, et d'une moiteur favorable à la langue et à la peau.

La transpiration cutanée peut être aidée par les fomentations tièdes, les bains de vapeurs, le petit-lait au vin, l'infusion de sureau, l'acétate d'ammoniaque, la racine de serpentaire de Virginie ou d'Angélique, le camphre, etc. On choisit, parmi ces moyens, ceux qui sont le plus en rapport avec la sensibilité de la peau et l'état des forces, et qui peuvent le mieux seconder la nature dans les efforts par lesquels elle tend à faire ses dépôts critiques vers les glandes et à la surface du corps.

Les sinapismes, les vésicatoires appliqués sans leur laisser le temps d'enlever l'épiderme, quand on craint la gangrène, excitent les forces vitales, en réveillant l'irritabilité engourdie. N'a-t'on pas vu des malades sortir d'une léthargie opiniâtre au pansement dou-

loureux de leurs plaies, et s'éveiller définitivement, comme après un sommeil ordinaire.

Si l'ataxie offre un caractère intermittent, ou présente des rémissions évidentes, le quinquina devient avantageux ; autrement, il est nuisible, à moins d'un affaissement considérable des forces. Il convient le plus ordinairement, vers le déclin de la maladie, comme un des meilleurs fortifians, surtout si on lui associe la cannelle, le vin généreux, pour rendre son action plus énergique. Autant il fait de bien dans ces derniers cas, autant il est nuisible, si on l'emploie mal à propos, avant d'avoir évacué les saburres gastriques, ou lorsque le système nerveux manifeste un éréthisme violent par des spasmes douloureux, par un délire frénétique continu, avec dureté dans le pouls, et complication de l'état inflammatoire.

Quand on a vu la saignée réussir dans la fièvre compliquée d'une infection pestilentielle, et prévenir ou détruire des engorgemens inflammatoires du cerveau, du poumon, de la région précordiale, qui autrement deviennent funestes, comment pourrait-on nier la complication de la malignité avec l'inflammation ? (Voyez *Syden.*, f. pest. inf.)

Quand on réfléchit aux avantages que produisent les évacuations des premières voies, excitées avec ménagement par les poudres antimoniales, par un mélange de quinquina et de rhubarbe, dans certaines circonstances de l'état nerveux, peut-on se refuser à reconnaître sa complication avec les embarras gastriques ? Ne reconnait-on pas, au contraire, que cet état nerveux est simple et moins grave, lorsqu'on le voit céder au seul usage des antispasmodiques puissans, tels que les bains, le camphre, l'ammoniaque, le musc, les liqueurs éthérées, la valériane, le quinquina, etc., en faisant un choix convenable parmi les tempérans ou les stimulans, suivant que la sensibilité ou l'irritabilité sont dans un état d'exaltation ou de stupeur ?

L'état nerveux malin, soit en affaiblissant le cerveau lui-même,

soit en paralysant les fonctions de ses vaisseaux lymphatiques, donne lieu souvent à des congestions séreuses dans les cavités cérébrales, qui, soit cause, soit effet de la maladie principale, accélèrent toujours son issue funeste. Dans des cas semblables, nous avons vu quelquefois le muriate de mercure doux, donné jusqu'à salivation, faire cesser les signes d'un épanchement imminent. Ces succès ne semblent-ils pas devoir autoriser l'emploi de ce moyen, qui, en déterminant une fluxion vers les glandes salivaires, produit une dérivation salutaire ?

La douleur de tête, l'insomnie, le délire frénétique, qui appartiennent à l'état nerveux sans complication de pléthore, d'inflammation ou d'embarras gastrique, cèdent à l'opium, au vin et aux autres toniques.

Un jeune homme, sanguin et sensible, était tombé, après un chagrin concentré, dans le délire avec fièvre; la saignée avait un peu diminué la continuité des symptômes, qui cependant se reproduisaient chaque nuit, avec une exacerbation longue et cruelle, dans laquelle il croyait voir, d'un côté, des spectres effrayans, et de l'autre, un ennemi qui lui enlevait sa femme. Trois nuits passées dans ces tourmens l'avaient jeté dans un épuisement extrême. On crut pouvoir combattre l'état nerveux, devenu rémittent, en donnant chaque jour un grain d'opium et une demi-once de quinquina jaune en poudre ; et trois doses semblables dissipèrent tous les accidens.

L'éréthisme nerveux et malin s'empare quelquefois des organes contenus dans la poitrine et le bas-ventre. Un soldat sortit d'un hôpital où régnait un typhus contagieux, et se retirant dans sa famille, lui communiqua bientôt cette maladie. Elle se signala, chez la mère surtout, par une irritation violente portée sur l'estomac, et excitant des vomissemens opiniâtres et un hoquet continu. Ce dernier symptôme, qu'on avait reconnu, dans cette maladie, comme le signe le plus funeste, après avoir résisté à la plupart des moyens ordinaires, céda à l'application d'un vésicatoire sur l'épigastre, dont

l'irritation extérieure, combinée avec l'action calmante que portait à l'intérieur l'usage des antispasmodiques, produisit un effet aussi heureux qu'inattendu.

Un chirurgien âgé de cinquante-cinq ans, fatigué par un hoquet continu, vers le déclin d'une fièvre qui s'était compliquée d'un état putride et malin, prit l'émétique, qu'il avait vu réussir en pareil cas. Quoique la langue fût sèche, lisse, et qu'il n'y eût aucune apparence d'embarras gastrique, il obtint un succès marqué ; ce qui prouve qu'une irritation placée à propos peut devenir un puissant antispasmodique.

Caractère inflammatoire.

La réaction du système vasculaire est ici portée au point de donner au pouls une force et une dureté remarquables. La chaleur, la tension, la sensibilité, augmentent par tout le corps ; les yeux sont animés ; la peau, surtout au visage, est gonflée et rouge ; elle présente une sécheresse qui affecte aussi la bouche, et probablement le canal alimentaire, ce qui donne lieu à une sensation pénible de soif, et à la constipation ; les urines sont ardentes, en petite quantité, et d'une rougeur de flamme ; le sang, tiré de la veine, est plus rouge, plus consistant, et ordinairement ne tarde pas à se couvrir d'une couenne blanchâtre et tenace.

L'orgasme sanguin se manifeste dans la tête, par la douleur, le délire, l'insomnie ou l'assoupissement ; dans la poitrine, par plus de chaleur et de gêne dans la respiration ; dans l'estomac, par des efforts pour vomir, quoiqu'il n'y ait acun signe d'embarras gastrique ; enfin, dans les membres, par une lassitude douloureuse.

Cet engorgement des vaisseaux sanguins, tantôt de tout le corps, tantôt d'un organe en particulier, n'est pas toujours accompagné de fièvre ; il paraît même quelquefois, en opprimant les forces, s'opposer à son développement salutaire. Nous invoquerons ici le

témoignage de *Sydenham*, qui, en pareille circonstance, employa la saignée; et, après avoir ainsi débarrassé la nature, il eut la satisfaction de voir, comme il l'avait prédit, se développer l'appareil fébrile, qui rétablit l'harmonie des fonctions.

La fièvre survenant à la disposition inflammatoire se caractérise par un frisson ordinairement violent, une chaleur vive, mais franche, n'augmentant pas au toucher, un pouls fort, plein et accéléré, d'autres fois petit et serré, une continuité plus ou moins parfaite des symptômes, qui ne laissent que peu de rémission. Les hémorrhagies, les sueurs et les urines sédimenteuses forment souvent la crise de la maladie.

On se tromperait en traitant de vaine théorie l'idée de considérer l'état inflammatoire comme pouvant être isolé de la fièvre; l'opinion contraire peut conduire à des erreurs funestes; elle a peut-être coûté la vie à un avocat de M...., qui, se trouvant dans une petite ville, fut atteint d'une inflammation de poitrine avec douleur violente. Son médecin, ne trouvant point le pouls fébrile, se refusa à toute espèce de saignée, croyant fermement qu'il n'y avait que spasme dans les poumons, et qu'une douleur inflammatoire ne pouvait être apyrétique. La maladie se termina par une suppuration abondante, qui conduisit le malade au tombeau.

Une douleur vive et inflammatoire peut donc, en certains cas, en concentrant les propriétés vitales sur un organe, arrêter en quelque sorte l'expansion générale et salutaire des mouvemens fébriles.

Une dame septuagénaire était sujette à éprouver, une ou deux fois l'an, une douleur violente à la région épigastrique et vers l'hypochondre droit. Les calmans, les bains et autres secours, étaient d'une inutilité absolue, et le foie paraissait se tuméfier de manière à faire craindre une inflammation dangereuse, quoique le pouls ne présentât ni fréquence ni célérité. La saignée, suivie d'une légère dose d'opium, favorisait le développement d'une fièvre éphémère,

pendant laquelle l'irritation et l'engorgement du foie se dissipaient par une sueur abondante.

La saignée, en diminuant tout à coup la plénitude des vaisseaux, produit un relâchement qui calme leur tension spasmodique, leur irritation, et l'excès de chaleur qui en est le résultat, surtout si on en seconde les bons effets par les boissons délayantes, acidulées et nitrées, les lavemens et les fomentations émollientes, dans l'intention de diminuer ainsi les forces de la nature, qui, par leur excès, tendent à sa propre destruction.

Il y a quelquefois beaucoup de danger à porter la saignée jusqu'à défaillance, comme le fit *Galien*, dans l'intention de juguler la fièvre. (Méth. méd., liv. 2.)

Un homme âgé de trente-cinq ans, d'une complexion sanguine, et doué d'une âme trop peu énergique pour supporter un chagrin inattendu, fut atteint d'un délire qui peu à peu devint furieux, avec pulsations vives et accélérées des artères carotides et temporales. Après avoir employé une saignée sans succès, ainsi que les bains et autres secours usités, la phrénésie augmentant, on se crut autorisé à saigner de nouveau le malade, *usque ad animi deliquium*. On eut l'attention de le faire tenir sur son séant, pour ne pas trop retarder la syncope, et on ferma la veine à ses premières approches. Cependant elle eut un caractère effrayant : le pouls resta éclipsé pendant un temps si long, qu'on crut le malade mort. Des projections d'eau froide sur le visage, et autres stimulans long-temps continués firent cesser la lipothymie. On obtint du reste le succès désiré, mais acheté par des alarmes trop vives pour être tenté de revenir à un pareil moyen.

L'état inflammatoire se présente fréquemment compliqué avec les embarras gastriques, par exemple, dans les angines et péripneumonies dites *bilieuses*. Une sage expérience a appris le danger d'abuser des saignées, dans ces cas, et d'attendre la disparition complète de l'engorgement, avant de recourir aux évacuans des premières voies, qui sont alors l'ancre sacrée du salut. Il faut observer

néanmoins que, si la saignée et le vomitif sont à la fois indiqués, la première doit précéder et assurer l'opération de l'émétique, qui convient à une certaine période de ces inflammations, *fracto morbi impetu*. L'engorgement tend alors, quelquefois assez promptement, à devenir passif, et n'exige pas qu'on affaiblisse, mais plutôt qu'on remonte le ton des solides par des stimulans convenables, tels que les vésicatoires placés dans le voisinage des parties affectées, et répétés plusieurs fois sans les laisser suppurer.

La tendance à l'état nerveux malin et putride peut suivre la diathèse inflammatoire, lorsque les forces ont été épuisées par des saignées trop répétées, ou par la durée seule de l'inflammation, surtout si elle a été irritée par des remèdes incendiaires. Il faut alors combattre l'inertie des propriétés vitales par les toniques puissans, tels que le quinquina, le camphre, qui auraient été nuisibles pendant la première période de tension inflammatoire, en ayant soin, quand celle-ci n'est pas tout-à-fait dissipée, de corriger l'action trop excitante de ces moyens par le nitre, la crème de tartre, les acides. C'est ainsi qu'on explique les éloges donnés au kina, dans certaines maladies inflammatoires, par des observateurs distingués, tels que *Stoll*, qui employait ce tonique à la fin des pleurésies qu'il avait vues devenir malignes après des évacuations sanguines trop abondantes. L'état inflammatoire est quelquefois masqué par les symptômes extérieurs de la putridité, et le traitement le plus fructueux consiste dans la saignée et les antiphlogistiques, comme l'observa *Stoll* en janvier 1779. La putridité apparente restreignait seulement l'usage des antiphlogistiques.

Dans l'état avancé de l'inflammation, on aperçoit souvent des rémissions, ou même des intermittentes périodiques ; mais si alors on se presse trop de donner le quinquina, pendant que le pouls fort et dur, la langue et la peau sèches, indiquent la tension des solides et la gêne des sécrétions, on a le regret de voir empirer la maladie, qui, abandonnée à elle-même, tendait à une terminaison heureuse.

L'inflammation, plus souvent locale que générale, forme quelquefois une complication redoutable de l'état nerveux malin. Nous avons vu, dans notre pays, en septembre 1814, une jeune fille atteinte, dans le cours d'un typhus contagieux, de deux parotides si douloureuses, qu'elles lui arrachaient jour et nuit des cris perçans. Dans cet état, le seul moyen vraiment curatif, fut l'application de sangsues dans le voisinage des tumeurs; on n'aurait pas osé, vu la faiblesse de la malade, lui faire une saignée générale, à l'exemple du célèbre *Lazarre Rivière*, dans l'épidémie pestilentielle qui régna à Montpellier en 1623. Il rapporte (tom. 2, p. 887), qu'au moyen de la saignée, il sauva les malades atteints de parotides, lesquelles avaient immolé un grand nombre de victimes avant qu'on eût connu et employé cette méthode. La saignée par les sangsues, quoique plus timide, eut, dans le cas de la jeune fille, un succès bien marqué, en diminuant la tension inflammatoire, qui, non-seulement s'opposait à une suppuration critique, mais encore menaçait de devenir funeste, en se propageant au cerveau.

Embarras gastriques bilieux et muqueux.

Les organes digestifs peuvent être surchargés et irrités par des congestions de bile, de saburres, de mucosités, de vers qui causent un sentiment de plénitude et d'anxiété dans la région épigastrique, avec dégoût pour les alimens, nausées et vomissemens. Cet état ne tarde pas à s'annoncer dans la bouche par une saveur amère, un enduit blanc ou jaunâtre de la langue, une haleine fétide. Les hypochondres et le bas-ventre sont douloureux et gonflés, avec borborygmes; il y a tantôt constipation, tantôt diarrhée; les urines sont d'un rouge jaunâtre; la respiration est gênée, avec toux et douleur à la poitrine, quelquefois avec intermittence dans le pouls. La tête est aussi affectée; il y a sommeil inquiet, douleur plus ou moins vive, délire, insomnie ou assoupissement, vertiges, surtout lorsque le malade est levé; rougeur fauve des joues, con-

trastant avec le jaune-vert ou pâle des ailes du nez et du contour des yeux.

Tous ces symptômes de l'embarras gastrique peuvent exister sans pyrexie, comme cela a lieu souvent dans l'ictère et le choléra-morbus. Le malade, après avoir ainsi passé quelques jours sans fièvre, est enfin surpris par un frisson, suivi d'une chaleur vive, qui augmente beaucoup, ainsi que la céphalalgie, la soif, la vitesse et la dureté du pouls pendant les exacerbations; en effet, quoique la fièvre montre un génie aigu, elle se caractérise par des rémissions d'autant plus sensibles, que l'embarras gastrique est moins mélangé de complication inflammatoire. Les urines deviennent épaisses et d'un rouge jaunâtre, les déjections alvines fréquentes et bilieuses.

Lorsque, par des circonstances difficiles à expliquer, et qui tiennent souvent plus à la constitution régnante qu'à la disposition individuelle, l'irritation, au lieu de se porter sur le foie et ses dépendances, se place sur les glandes muqueuses de l'estomac et des intestins, d'où elle se propage souvent sur les autres glandes semblables, de manière à former un catarrhe général, il en résulte des congestions muqueuses dans l'estomac et le reste du canal alimentaire. La digestion est troublée, l'appétit se perd; il survient des vomissemens glaireux; quelquefois même la jaunisse se déclare, par la gêne qu'éprouve la bile à couler dans le duodénum, peut-être à cause de l'engorgement des glandes muqueuses des canaux qu'elle parcourt. Il survient des aphthes, le hoquet, un gonflement flatueux, avec tension douloureuse du bas-ventre, et sentiment de lassitude aux reins et aux genoux.

Le malade se plaint encore d'avoir la tête pesante et affectée de stupeur. La respiration gênée, avec toux muqueuse; les urines crues, la soif modérée, le pouls lent et faible, tout annonce que la nature engourdie ne marche qu'avec lenteur, et réclame l'influence active de la fièvre. Celle-ci, après s'être fait attendre plus ou moins long-temps, se montre enfin avec des redoublemens

qui, revenant tous les deux jours, ou même chaque nuit, font succéder rapidement à un état d'excitation et de spasme, un état de relâchement et de détente, et déterminent un changement plus ou moins critique dans les organes sécrétoires, tels que les reins, la peau et les intestins.

Les vers compliquent et augmentent quelquefois ces congestions muqueuses. En irritant les intestins, ils produisent des angoisses, des défaillances, des vomissemens, le météorisme du bas-ventre, des déjections muqueuses et putrescentes, des douleurs aiguës, des convulsions, la démangeaison du nez, la fétidité de l'haleine, une salivation copieuse, la dilatation de la pupille, etc.

Si l'on ne remédie pas à ces congestions, il peut se développer consécutivement un état nerveux malin ou un état putride.

Le vomitif est d'un grand secours contre les embarras gastriques, et quoique les matières vomies ne paraissent pas toujours d'une abondance et d'une dépravation extraordinaire, il soulage sensiblement, en distribuant également les forces vers la circonférence, et peut-être en corrigeant les sécrétions intestinales vicieuses qui, étant négligées, peuvent donner lieu par la suite à une diarrhée qui épuise les forces vitales au moment critique où il importe le plus de les conserver.

L'enduit muqueux qui surcharge l'estomac le rend moins sensible à l'action de l'émétique, qu'il faut doser plus fortement, et répéter, suivant le besoin, pour rétablir l'énergie des organes digestifs. Ce médicament fait souvent cesser la douleur de tête, l'insomnie, le délire, et autres symptômes graves qu'on croirait produits par une affection cérébrale. Après avoir pourvu à l'évacuation des sucs excrémentitiels accumulés dans les intestins par des laxatifs proportionnés à leur sensibilité, qui est plus vive dans l'état bilieux, plus émoussée dans la diathèse muqueuse, les acides combattent avec avantage la trop grande chaleur fébrile; mais ils sont inutiles ou même dangereux dans les congestions pituiteuses

contre lesquelles le tartrite antimonié de potasse, donné à doses fracturées, est plus efficace.

Ce dernier remède, combiné avec l'acétate d'ammoniaque ou quelque autre excitant, est encore très-avantageux pour rétablir, vers le déclin de la maladie, la liberté des sécrétions cutanées : par ces moyens, la fièvre est souvent conduite à un état d'intermittence, ou au moins de rémission bien périodiquement marquée. Le quinquina est alors de la plus grande utilité, surtout si la périodicité est accompagnée de symptômes menaçans ; mais hors ces cas, si on l'administre sans l'unir aux stimulans, qui favorisent son action salutaire, et avant d'avoir évacué les congestions, soit muqueuses, soit bilieuses, on donne une continuité plus dangereuse aux redoublemens qui tendaient à l'intermittence. Le médecin heureusement peut souvent, en pareil cas, reconnaître sa faute assez tôt, pour la réparer, en ayant égard aux angoisses ressenties à la région précordiale, à la sécheresse de la langue et de la peau, qui surviennent pendant l'usage du quinquina dont l'action trop tonique semble resserrer tous les filtres sécrétoires.

Lorsque l'état inflammatoire complique l'embarras gastrique, le pouls est plus élevé, il a quelque dureté, la chaleur est plus vive, la respiration plus gênée, le mal de tête plus fort, les urines sont plus ardentes. Ce génie inflammatoire mérite alors la plus grande attention, pour prévenir, par la saignée, les inconvéniens attachés à l'irritation du vomissement, qui autrement pourrait devenir funeste. On préférerait ensuite, pour nettoyer les premières voies, les laxatifs les moins irritans, tels que les tamarins, la crème de tartre et les lavemens. On doit surtout redouter le vomitif, quand la disposition phlogistique menace l'estomac ou les organes voisins, ce qu'on reconnaît à la tension douloureuse de la région épigastrique, au pouls dur, serré, et aux vomissemens. *Sydenham*, ce digne émule d'*Hippocrate*, nous donne une leçon bien précieuse, quand il confesse avoir vu périr une jeune dame à la suite de l'émétique administré dans une semblable disposition des parties précordiales. (Const., épid. de 1665.)

Il règne néanmoins certaines constitutions dans lesquelles il paraît y avoir une affection inflammatoire locale, soit à la poitrine, soit ailleurs, qui semblerait exiger la saignée, même répétée plusieurs fois ; et cependant, si on insiste sur ce moyen jusqu'à la disparition de l'engorgement sans donner l'émétique, on s'expose aux plus grands malheurs. C'est ici surtout que le praticien a besoin d'un coup-d'œil et d'un tact exercé pour distinguer la prédominance des symptômes gastriques ou inflammatoires.

M. R...., d'un tempérament sanguin et bilieux, ardent dans ses passions, et affaibli par des travaux de corps et d'esprit, après avoir éprouvé un malaise et un embarras dans la région épigastrique et dans la poitrine, avec un point douloureux au côté gauche, fut atteint de la fièvre, et d'un abattement des forces tel, qu'en voulant se lever, il éprouvait des défaillances ; ce qui fit craindre la saignée générale, malgré l'engorgement des poumons, qui paraissait inflammatoire : mais, en même temps, l'état limoneux de la langue, et le sentiment pénible d'un poids à l'épigastre, indiquaient une irritation et déjà une congestion gastrique qui paraissait mériter une grande attention. Cependant l'oppression, la toux fatigante, avec crachats sanglans, déterminèrent à appliquer plusieurs sangsues sur le siége de la douleur pongitive ; et aussitôt que son intensité fut diminuée, on eut recours à un vomitif, qui produisit tout l'effet qu'on pouvait en attendre, et surtout fit baisser la fièvre : mais la douleur latérale reparaissant le lendemain avec sa première force, on revint aux sangsues, qui soulagèrent encore momentanément, de manière à permettre de faire passer un minoratif, qui facilitait les évacuations bilieuses sans dispenser de revenir encore aux sangsues, qu'exigea une nouvelle exacerbation de la douleur. Mais, par cette alternative de saignées locales et de laxatifs antiphlogistiques, la phlogose pulmonaire et l'état gastrique furent efficacement combattus, et la maladie, qui se présentait avec une apparence alarmante, se termina d'une manière favorable.

L'état gastrique peut se compliquer avec la diathèse putride,

ce qu'on reconnaît au trouble qui s'empare des fonctions du cerveau, à la chaleur âcre, à la couleur jaune de la peau, aux pétéchies, aux hémorrhagies. Tout indique alors qu'après avoir employé les émétiques et les autres évacuans, ménagés de manière à tenir un juste milieu entre la crainte d'épuiser les forces et celle de laisser subsister l'état gastrique, on doit recourir aux acides minéraux et aux antisceptiques les plus puissans, tels que le camphre et le quinquina. On profite, pour donner ce dernier, des moindres rémissions; et même, quand l'adynamie fait de grands progrès, on ne doit pas hésiter à le donner pendant les redoublemens eux-mêmes, quoiqu'il faille, chez certains sujets irritables, avoir beaucoup de circonspection, afin d'éviter les mauvais effets qu'il produit quelquefois, tels que de cruelles angoisses dans l'estomac, et, par sympathie, du trouble dans les fonctions cérébrales.

Une manie survenue, en pareille circonstance, à un jeune ecclésiastique, céda à l'usage du petit-lait chargé de crème de tartre soluble, à l'emploi des émulsions nitrées et des bains, qui dissipèrent l'éréthisme nerveux.

La complication de l'état bilieux et de la malignité se rencontre au plus haut degré dans la fièvre bilieuse maligne des pays chauds, qui se montre avec une douleur de tête des plus vives, un affaissement subit des forces, une angoisse pénible, avec ardeur dans la région de l'estomac, hoquet, et vomissement de matières noires, des pétéchies, et une teinte jaune qui se répand sur toute la peau, avec un pouls vite et petit. La disposition phlogistique demanderait la saignée; mais elle est souvent contre-indiquée par la congestion bilieuse des premières voies qui, à son tour, fournit l'indication de faire vomir, lorsque l'estomac et les intestins ne sont pas dans un état de phlogose si souvent confirmée par l'ouverture des cadavres. Les indications les plus ordinaires consistent à calmer la cardialgie et le vomissement par les boissons acidulées, la mixture saline de *Rivière*, l'eau de menthe, les cataplasmes aromatiques, avec un peu d'opium, les vésicatoires même appliqués sur la

région épigastrique, les bains, les fomentations, les lavemens.

Le vomissement étant calmé, on tâche de lâcher le ventre par les tamarins, la crème de tartre; et après avoir ainsi apaisé l'irritation des entrailles, on s'occupe à relever les forces affaissées par l'état nerveux malin, au moyen du quinquina combiné avec l'acide vitriolique, l'élixir vitriolique de *Menschic*, le camphre, l'acétate d'ammoniaque, le vin, etc.

Ce tableau tracé d'après de bons observateurs, nous offre en grand le caractère et le traitement de la fièvre qui se présente de temps en temps dans nos contrées marécageuses, surtout après les fortes chaleurs de l'été. Nous adoptons donc avec confiance l'opinion d'un célèbre praticien, qui pense que la fièvre jaune existe souvent parmi nous, mais que, par la disposition des sujets, de l'air, de la saison, etc., elle n'est jamais aussi intense ni aussi répandue qu'elle l'a été dans ces derniers temps en Italie et en Espagne. (Voyez *Portal*, Maladies du foie, page 143. Paris, 1813.)

Nous avons vu en janvier dernier une maladie qui se rapprochait de ce caractère, chez un père de famille déjà affaibli depuis plusieurs mois par une affection miliaire chronique : vomissement jaune, vert, enfin noir; angoisses violentes à la région épigastrique, surtout vers l'hypochondre droit; engorgement adynamique de la poitrine, avec crachats sanglans et mêlés d'une teinte jaune foncé, qui se montrait aussi dans l'universalité de la peau et dans toutes les excrétions. Le délire, le hoquet, la prostration des forces, et autres signes de malignité se joignaient à la pléthore bilieuse. Cet intéressant malade dut son salut à la méthode de traitement que nous venons de louer, et à l'énergie de son âme, qui conserva, au milieu du danger, la plus grande tranquillité.

L'éruption miliaire chronique, après avoir emprunté le caractère aigu de la fièvre, a presque entièrement disparu; ce qui fournit une nouvelle preuve des avantages que peut procurer l'appareil

fébrile dans plusieurs maladies chroniques, comme *Hippocrate* l'avait déjà reconnu, surtout pour celles où le spasme et la douleur nerveuse simple constituent l'élément essentiel.

Quant à la maladie dite *fièvre jaune*, dont les élémens paraissent être une irritation bilieuse, et un caractère adynamique ataxique, comme ses principaux ravages paraissent se passer, en grande partie, dans le foie et les organes digestifs, elle se complique souvent d'un météorisme dangereux, dépendant des amas de saburres dans les intestins, de leur inflammation ou d'une sorte de paralysie de ces viscères. On est forcé de varier les moyens thérapeutiques, suivant les changemens que peut offrir, quelquefois en peu d'heures l'état pathologique du canal alimentaire.

Un homme de 30 ans, en pareille circonstance, avait l'estomac et les intestins météorisés, au point de paraître menacés de gangrène par leur énorme distension, jointe à tous les symptômes d'un affaiblissement qui faisait craindre une fin prochaine. Il avait été d'abord singulièrement soulagé par des fomentations émollientes et tièdes, employées dans l'intention de faire cesser l'état de douleur. Tout à coup les choses changèrent de face, et les applications tièdes, au lieu de diminuer, parurent augmenter les souffrances. On changea donc de méthode, et le malade fut calmé comme par enchantement, au moyen de la neige appliquée sur le ventre, et qu'on y laissait fondre en la renouvelant de temps en temps. Après avoir été dans un état comme désespéré, il se rétablit parfaitement.

Adynamie, caractère putride.

L'irritabilité des puissances musculaires diminue ici, au point que les membres sont frappés de torpeur, et ne se contractent qu'avec difficulté. Tout annonce dans les forces motrices un abattement tel, que les malades tombent quelquefois en défaillance au moindre mouvement. L'âme est découragée et le pouls faible; les solides perdent leur tonicité, et les fluides leur cohésion, à tel point,

que le sang s'échappe de ses vaisseaux par différentes parties du corps, et produit, sans soulagement pour le malade, des hémorrhagies passives ; il s'extravase dans le tissu de la peau ou ailleurs, et y forme des taches tantôt rouges, tantôt violettes ou livides. Toutes les excrétions, telles que, l'haleine, les sueurs, les selles et les urines, ordinairement troubles, exhalent une odeur putride.

Cet état peut exister sans fièvre, comme cela arrive dans le scorbut. Lorsqu'elle survient, les symptômes précédens augmentent d'intensité. La chaleur produit sur le tact une impression marquée d'irritation, qui lui mérite le nom de *chaleur mordicante*, ou *putride*. On remarque de la vitesse, de la mollesse et de l'inégalité dans le pouls; une douleur gravative aux membres et à la tête, avec trouble des sens; les yeux perdent leur éclat, et prennent souvent, par l'engorgement passif de leurs vaisseaux, une teinte rougeâtre. La langue sèche, comme brûlée, se couvre, ainsi que les dents et les lèvres, d'une croûte plus ou ou moins noirâtre ; il y a un goût d'œuf pourri dans la bouche. Les sueurs deviennent de plus en plus fétides, de même que les urines et les déjections alvines, qui sont vertes, noires ou sanguines et fréquentes : il paraît sur la peau des éruptions miliaires, des pétéchies et autres taches de différentes formes, qui sont d'autant plus fâcheuses, qu'elles prennent une couleur plus sombre, avec tendance à la gangrène. Il se forme des escharres sur les parties qui supportent le poids du corps. Les plaies des vésicatoires prennent une teinte livide ; d'autres fois elles fournissent une suppuration si abondante, qu'elle paraît augmenter la colliquation générale. Le sang des hémmorrhagies, qui sont souvent excessives, perd de sa consistance; sa sérosité est teinte comme si elle contenait de la partie rouge en dissolution.

La putridité se mêle souvent à un état ataxique, et le système nerveux, participant de plus en plus au désordre général, tombe dans un affaissement marqué. Le malade a le regard imbécille ou étonné; il devient sourd : les autres sens sont aussi hébétés, et les traits du visage expriment la stupeur. Il montre enfin un abattement

général, en restant presque constamment couché sur le dos, avec une perte des forces musculaires, qui va souvent jusqu'à produire l'incontinence des urines et des selles.

L'état putride succède aux embarras gastriques, lorsqu'on a négligé les évacuans, tels que les émétiques et les toniques convenables. Il y a alors dans la région épigastrique, douleur qui augmente par le toucher, nausées, vomissemens, aversion pour la nourriture, douleur de tête, pétéchies, urines jumenteuses, chaleur âcre par tout le corps, etc. L'association de ces symptômes avec l'état nerveux malin forme la fièvre putride maligne des prisons, des hôpitaux.

La contagion, qui accompagne souvent ces différens états, mérite beaucoup d'attention; car, en portant son influence délétère sur l'organisme, comme dans le typhus contagieux, elle abat subitement les forces, et ne permet de solliciter que les évacuations les plus indispensables.

Nous avons vu, dans l'automne dernier, cette maladie affecter plusieurs familles indigentes; elle se signalait par la stupeur des sens, le délire, les pétéchies, les parotides, les convulsions, et surtout par un caractère contagieux tel, qu'il était rare que les personnes qui avaient gardé les malades, surtout la nuit, n'en fussent pas atteintes quelques jours ensuite. Cette contagion finit pourtant par s'éteindre, après cinq ou six générations de la maladie, chez un vieillard qui ne la communiqua pas à d'autres vieillards de son hospice, et chez un jeune homme qui ne fut presque soigné que par sa femme, qui commençait à se rétablir de ce même typhus.

Un chirurgien en fut infecté en respirant le matin, à jeun, les vapeurs accumulées dans le lit d'un malade, dont il pansait les vésicatoires. Il éprouva, trois jours après, une céphalalgie avec délire et faiblesse des membres, comme dans l'ivresse. On chercha d'abord à dégorger les vaisseaux de la tête par quelques sang-

sues au cou ; on donna un émétique et on appliqua un vésicatoire entre les épaules : on favorisa ensuite la transpiration cutanée par quelques boissons légèrement diaphorétiques. Ces moyens, employés précipitamment, firent en quelque sorte avorter la maladie, qui, outre le danger qui l'accompagnait, était ordinairement d'une longueur désespérante. Cependant il sortit par le nez une quantité extraordinaire de matière puriforme, produite probablement par l'irritation du virus contagieux sur la membrane pituitaire.

C'est dans le traitement de l'état adynamique qu'on sent l'importance de distinguer les différentes complications qui peuvent s'y joindre, telles que l'inflammatoire, la gastrique, etc., pour ne pas mériter le reproche que fait le célèbre *Stoll* à ceux : « *Qui, audito febris putridæ nomine, rem se tenere non verò solum vocabulum arbitrantur* » ; autrement, comment concilier les observateurs sur l'emploi de la saignée dans les fièvres putrides, louée par les uns, blâmée par les autres ; et ainsi que l'a dit le savant *Schroëder*, comment se décider à employer les émétiques et les purgatifs, après avoir lu *Hippocrate*, *Sydenham*, *Stork*, qui les ont trouvés tantôt utiles, tantôt nuisibles dans ces maladies ?

On pourrait en dire autant du quinquina, du camphre, des vésicatoires. Nous serons exposés à ne trouver que discordance entre les meilleurs observateurs, tant qu'on négligera de caractériser et de circonscrire parfaitement ces différens états morbides, qui changent les indications curatives, à mesure qu'ils se succèdent ou se compliquent dans le cours d'une affection fébrile.

Le quinquina est certainement un de nos principaux moyens contre l'état putride simple. Il est indiqué comme un des plus efficaces lorsque le pouls devient tout à coup petit et faible, avec un abattement de l'esprit mêlé de stupeur et de délire. Lorsque la faiblesse des fonctions nerveuses se manifeste par la paralysie des sens extérieurs, par les défaillances suscitées au moindre mou-

vement, lorsque la langue fuligineuse, les urines, les selles fétides et noirâtres, les pétéchies, les hémorrhagies, les dégénérations gangréneuses de quelque partie du corps annoncent un danger bien prononcé. Les excitans diffusibles seraient ici insuffisans. L'expérience a prouvé que si, dans ces malheureuses circonstances, on attend, pour administrer le quinquina, que la fièvre ait des rémittences bien marquées par des urines sédimenteuses, signe d'un commencement de coction, on s'expose à voir survenir une issue funeste. Quand l'état putride succède à l'inflammatoire, cette dernière disposition peut laisser des traces qu'on reconnaît à la force du pouls, à l'intensité de la soif, à la rougeur des yeux, à la fureur du délire. On a besoin alors de modérer encore la vigueur des forces par de petites saignées, par les lavemens, les boissons tempérantes et acidulées. On en vient ensuite au quinquina, qu'on combine même alors avec la crème de tartre et le nitre, pour tenir le ventre libre, tempérer la chaleur et la soif.

Lorsque l'état putride se joint à la malignité, comme il arrive aux malades entassés dans des lieux étroits et malsains, l'épuisement des forces, qui se manifeste par la faiblesse, l'irrégularité, et l'intermittence du pouls, les soubresauts des tendons, le tremblement des mains et de la langue contre-indiquent le grand usage des acides et autres tempérans. Il faut, en pareil cas, associer au quinquina la serpentaire de Virginie, l'angélique, la vanille, la moutarde en poudre, les fleurs d'arnica, le camphre, les esprits volatils, les liqueurs éthérées, le musc.

Le vomitif a souvent préparé le succès des moyens stimulans, même dans l'adynamie non compliquée de congestions saburrales, en rendant à la langue son humidité, et en déterminant une diaphorèse, toujours avantageuse dans les complications de caractère contagieux. C'est dans ce dernier cas encore que les vésicatoires réitérés et les sinapismes sont utiles, surtout s'il y a affection comateuse.

Les puissans effets des aspersions et des lotions d'eau froide, employées momentanément comme excitantes, dans les cas ordinaires de défaillance, doivent nous donner une grande idée de leur efficacité dans les affections adynamiques chez les sujets qui conservent assez de forces pour exercer une réaction salutaire.

Le vin, étant le premier des cordiaux, convient principalement lorsque la faiblesse du pouls, le délire tranquille, la pâleur du visage, indiquent la langueur de la circulation. C'est en pareil cas qu'on a vu les malades réduits à l'extrémité pour avoir passé une seule nuit sans prendre quelque nourriture. Il est même alors dangereux de les faire tenir quelques instans assis; ils pourraient éprouver une syncope mortelle. Cependant, dans un typhus contagieux qui régna au collége de Crémieu en 1809, on vit une défaillance de quelques minutes, survenue le seizième jour de la maladie, chez un jeune élève, améliorer sensiblement son état, et marquer le premier pas vers la convalescence : tant il est vrai que la nature peut trouver une voie de salut dans la suspension même des fonctions de la vie.

Dans le météorisme qui survient à l'état putride, même malgré la diarrhée, on emploie avec avantage, tantôt les applications de glace, tantôt les fomentations avec le vin aromatique, les boissons et les lavemens préparés avec le quinquina, le camphre, l'acide sulfurique, la camomille, et même les lavemens avec le vin pur, dans le météorisme asthénique.

Des praticiens, et même des professeurs célèbres, tels que *Huxham* et *J. P. Franck*, n'ont pas cru devoir séparer l'histoire des fièvres putrides et des malignes. Elles sont en effet souvent compliquées et caractérisées, suivant ce dernier, par un état nerveux avec stupeur ou éréthisme. L'illustre *Cullen* regardait comme impossible de fixer avec assez de certitude les limites de l'état putride pour établir sous ce nom une fièvre particulière. (Élém. de Médec. prat., p. 43). C'est pourquoi nous nous sommes bornés à considérer un

état adynamique tendant à la putridité, susceptible d'exister avec fièvre ou sans fièvre. Nous croyons pouvoir le signaler par les caractères suivans : 1.° affaiblissement des forces vitales, surtout dans les puissances musculaires ; 2.° trouble particulier dans la plupart des organes sécréteurs, qui donne lieu à des excrétions putrescentes et colliquatives ; 3.° enfin une disposition générale des vaisseaux aux hémorrhagies, et autres extravasations passives du sang ; comme si les élémens constitutifs de nos solides et de nos liquides, privés de cette affinité vitale qui les unit, tendaient à une sorte de disgrégation.

Cette altération du système sanguin, considérée ici comme un élément de l'état dit improprement *putride*, peut exister isolément, comme dans le cas suivant, qui nous a paru remarquable par une de ses circonstances.

En germinal an 11 (cal. rép.) une femme âgée de quarante-cinq ans, fut, à la suite de longs chagrins, atteinte d'un abattement considérable des forces, et d'une extravasation du sang à la peau, qui en fut tachetée en forme de pétéchies. Le sang transsudait aussi par la langue et les gencives, où il formait, en se desséchant, des croûtes noires. Le pouls et la chaleur n'étaient pas fébriles. Un chirurgien, qui avait probablement rencontré d'autres fois cette maladie hémorrhagique avec un caractère actif, pratiqua une saignée au bras. Il crut avoir ouvert l'artère, parce qu'il lui fut impossible, malgré les compressions les plus exactes, d'arrêter complètement le sang. Cette hémorrhagie ne cessa qu'après l'emploi intérieur du quinquina et de l'acide sulfurique continué pendant quelques jours. La malade se rétablit parfaitement ; mais elle périt deux ans après de la même affection. N'est-il pas évident que le sang avait perdu sa consistance et sa concrescibilité ordinaire ? Vainement on appliqua sur l'ouverture de la saignée des morceaux d'agaric, des compresses avec une pièce de monnaie fixée par un bandage solide ; malgré les moyens les plus méthodiques,

le suintement sanguinolent continua ; il ne cessa, et la veine ne se réunit que lorsqu'on eut rétabli jusqu'à un certain point le ton des solides et la consistance naturelle du sang, cette chair coulante de *Bordeu*, qui participe nécessairement aux altérations du système vasculaire.

Dans l'état putride qui caractérise le scorbut, on voit aussi cette altération pathologique du système vasculaire. Souvent il n'y a pas de réaction fébrile, et la maladie suit une marche chronique. Mais cette réaction peut aussi se montrer avec plus ou moins d'énergie ; et alors le scorbut est véritablement aigu. Je l'ai observé sous cette dernière forme, en septembre 1815, à l'hôpital des Enfans. Une fille de quatorze ans, non réglée, d'une assez bonne constitution, et habitant un lieu sain, éprouva pendant deux jours, sans cause connue, des hémorrhagies très-abondantes par le nez et les gencives, qui étaient gonflées et ramollies ; son corps, surtout vers les parties inférieures, se couvrit de taches brunâtres ; ces taches étaient la plupart de la grandeur d'une lentille ; quelques-unes, plus étendues, ressemblaient assez bien aux ecchymoses qui surviennent à la peau après une lésion extérieure. Les hémorrhagies nasales revenaient de temps en temps ; le sang était séreux et décoloré, et ne teignait le linge que d'un rouge clair ; les selles étaient fréquentes et sanguinolentes, l'abattement des forces extrême, soit au moral, soit au physique. Le pouls était petit et très-fréquent, la peau brûlante et sèche, la langue noirâtre, et comme pénétrée d'un sang qui transsudait à travers la membrane muqueuse. Il s'était formé une tumeur dans les tégumens du dos, qu'on ouvrit plus tard, et qui ne donna issue qu'à du sang en partie décomposé. Tel était l'état alarmant de cette malade, lors de son entrée à l'hôpital. M. *Jadelot* prescrivit la décoction de quinquina avec acide sulfurique, le vin antiscorbutique, et le vin de Bordeaux, et des applications astringentes sur le nez, si l'épistaxis venait à se renouveler. Sous l'emploi de ces moyens,

la fièvre continua ; mais les autres symptômes s'améliorèrent ; les taches, d'abord livides, devinrent peu à peu vermeilles, et finirent par disparaître ; au bout de dix jours, les symptômes d'adynamie avaient cessé, l'appétit était revenu, et la convalescence commençait.

CONCLUSION.

Nous avons considéré la fièvre comme un appareil de mouvemens et d'efforts, qui sont dirigés par les lois de la nature vers un but conservateur, efforts que nous devons, tantôt exciter, tantôt modérer, et quelquefois arrêter, mais avec une extrême circonspection.

Nous avons ensuite associé cet appareil fébrile avec certaines affections générales auxquelles il s'unit, et qui le modifient diversement. Les plus importantes nous ont paru être une perturbation nerveuse plus ou moins grave, un appareil inflammatoire, des embarras gastriques, soit bilieux, soit muqueux, enfin un état putride ou adynamique. Nous avons, en conséquence, considéré ces différens états comme isolés ou accompagnés de la fièvre, qui, en survenant, ne changeait rien à leur nature, mais rendait seulement leur marche plus active, et leur terminaison plus prompte.

Nous avons ainsi réuni ces différentes affections fébriles ou non fébriles en familles naturelles, comme se confondant par l'identité du traitement. Nous n'avons pas dissimulé que les divers groupes de symptômes qui constituent chacune de ces familles, tantôt existent seuls dans le cours d'une maladie, tantôt se succèdent ou se compliquent de différentes manières, ce qui oblige le médecin à une surveillance continuelle.

Nous aurions pu appuyer la plupart de nos observations par les autorités des anciens : nous nous contenterons de rapporter quel-

ques-unes des immortelles sentences de l'oracle de Cos. Nous terminerons enfin par des passages relatifs à la fièvre, empruntés de plusieurs auteurs modernes, qui n'ont fait que confirmer les vérités reconnues, dix-neuf siècles auparavant, par le premier législateur de notre art, et prouver ainsi jusqu'à l'évidence la solidité de la vraie science médicale.

EXCERPTA EX HIPPOCRATE, ALIISQUE AUCTORIBUS.

Febrem convulsioni supervenire melius est, quàm convulsionem febri. *Sect.* 2, *aph.* 26.

Quibus ad hypochondrium dolor citra inflammationem oritur, iis febris succedens dolorem solvit. Hippocratis *Sect.* 6, *aph.* 40, *eden.* Bosquillon.

Novam febrium cohortem terris incubuisse clamitatum sæpiùs est, cùm novus tantùm esset ejusdem febris lusus. Rem leviculam et accidentalem, sed quæ non philosophantium oculos feriebat, arripuerunt, missâ morbi essentiâ, nubem pro Junone amplexi. Stoll, *Ratio medendi, t.* 2, *p.* 78.

Tota medentis prudentia in eo mihi versari videtur, ut probè discat discernere motus naturæ febriles, qui bonum effectum præstare possint, et salutares ac critici habendi sunt, ab iis qui perniciales, symptomatici ac noxii sunt. Hoffmann, *Opera, t.* 6, *p.* 168-39. *Salubrit. feb.*

Eadem ipsa febris brevi temporis spatio, genium suum sæpiùs mutare solet; ideò medici interest, ante omnia, febrem curandam ex certis criteriis posse dignoscere, et varias metamorphoses quas eadem febris subit animadvertere; ut indè tanquàm cynosurâ ductus, non temerariò et more empiricorum, febres omnigenas, vel eamdem ipsam in diversis suis stadiis, heu, quantùm mutatam! unâ methodo absque discrimine tractare.... Verùm ad normam rationis, prognostica sua dirigere, et methodum curationis pro re natâ multiplicem instituere valeat. Morton, *de Febr. cont. in genere, cap.* 1, *p.* 108.

In principiis febrium acutarum, cave à purgantibus; cave pari-

ter à remediis nimiùm volatilibus et vehementibus, crudo namque existente adhuc morbo, vel educes quæ educenda non sunt, vel augebis febrim, vel jugulabis ægrotum. Baglivi, *Praxeos medicæ, lib.* 1, *p.* 48.

Credimus.... unam insuper eamdemque febrem, cujuscumque sit generis, uno modo ubi primùm aggreditur, aque alio paululùm diverso, per singulos gradus, quousque grassabitur, tractandam esse. Sydenham, *Ep.* 1, *t.* 1, *p.* 196.

Atque quod huc pertinet maximè, quærat quispiam an in fœdis virginum coloribus ut et in alio quopiam affectu febris peculiaris quædam accedat quæ morbi aut partis, ut sic dicam, idiosyncrasiam sequatur?.... Ballonius, *de Virg. et Mul. morb.*, *cap.* 7, *p.* 94.